In Fine éditions d'art
10 Boulevard de Grenelle
75015 Paris
Tél. : 01 87 39 84 62
contact@infine-editions.fr

ISBN 978-2-38203-233-6
Parution : 22/10/2025
Couverture Intégra
Format 20 x 25 cm
208 p. / 150 ill.
Langue : Français

35 €

Retrouvez et feuilletez des extraits de tous nos livres sur www.infine-editions.fr

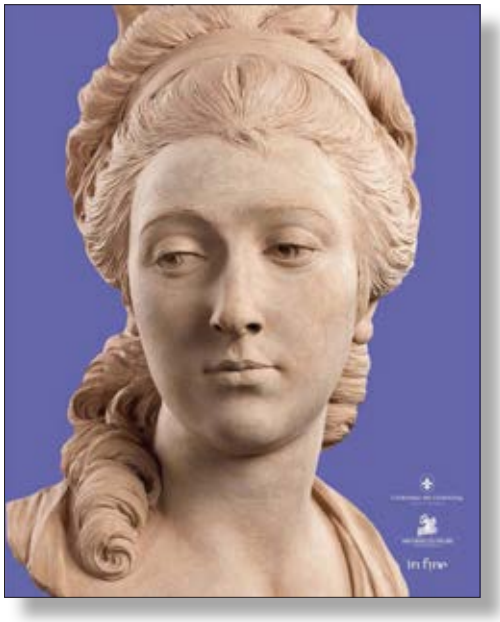
Communiqué de presse

UNE PRINCESSE DES LUMIÈRES EN QUÊTE DE LIBERTÉ

DE MONACO À CHANTILLY

SOUS LA DIRECTION
DE MATHIEU DELDICQUE
ET THOMAS FOUILLERON

EXPOSITION PRÉSENTÉE AU CHÂTEAU DE CHANTILLY DU 18 OCTOBRE 2025 AU 4 JANVIER 2026 - EN ASSOCIATION AVEC LE PALAIS PRINCIER DE MONACO.



Les auteurs :

Sous la direction de

Mathieu Deldicque,
Conservateur en chef du patrimoine, Directeur du musée Condé et du musée vivant du Cheval, Château de Chantilly

et **Thomas Fouilleron**,
Directeur des Archives et de la Bibliothèque du palais princier de Monaco.

Avec les collaborations de Thomas Blanchy, Alain Bottaro, Adrien Enfedaque, Sophie North, Matthieu Pène, Laura Pichard, Guilhem Scherf, Gabriel Wick et Marie Ygonin.

Château de Chantilly
INSTITUT DE FRANCE

ARCHIVES DU PALAIS
DE MONACO

La princesse de Monaco Marie-Catherine de Brignole-Sale (1739-1813), devenue princesse de Condé en 1808, est une figure politique et artistique majeure de la deuxième moitié du XVIIIe siècle.

Elle fut une grande commanditaire à l'imagination foisonnante et bâtit un véritable paradis terrestre à Betz, dans l'Oise. Ces jardins constituent l'aboutissement du parcours artistique de la princesse de Monaco qui commença dès son enfance. Élevée à Gênes dans un palais entouré de chefs-d'œuvre, c'est en France qu'elle put exercer pleinement son goût, à Paris d'abord puis dans les alentours de Chantilly.

L'exposition coorganisée par le musée Condé et le service des Archives et de la Bibliothèque du Palais Princier de Monaco est la première manifestation monographique dédiée à la princesse de Monaco. Elle vise à redonner sa place à cette grande mécène, mieux cerner son goût artistique, et ressusciter ses hôtels, parcs et châteaux grâce à des sculptures, peintures, arts graphiques et documents d'archives inédits.

Le destin hors du commun de la « plus jolie femme de France »,
trait d'union reliant la principauté de Monaco au château de Chantilly.

in fine
ÉDITIONS D'ART

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

SOMMAIRE

11 Préface de S.A.S. le Prince Albert II
12 Préface de Xavier Darcos, chancelier de l'Institut de France
15 Introduction
Mathieu Deldicque

18 **La maison de Brignole-Sale**
Alain Bottaro

28 **Une princesse venue de la mer**
Le mariage d'Honoré III de Monaco et de Marie Catherine de Brignole-Sale
Thomas Blanchy

38 **« La plus jolie femme de France »**
La princesse Marie Catherine de Monaco entre mariage et séparation
Thomas Fouilleron

50 Portraits en série
Marie Ygonin

56 **La mère derrière la princesse**
Marie Catherine de Brignole-Sale et ses enfants
Marie Ygonin

66 **L'Amour et l'Amitié**
La princesse de Monaco et le prince de Condé
Mathieu Deldicque

86 **L'hôtel de Monaco et les collections de la princesse**
Adrien Enfedaque

102 **Le château de Betz, retraite champêtre de la princesse de Monaco**
Matthieu Pène

112 La bibliothèque de Marie Catherine de Monaco au château de Betz en 1792
Thomas Fouilleron

116 **Un jardin de vestiges et de fictions**
La princesse de Monaco, le prince de Condé et les ruines gothiques de Betz
Gabriel Wick

137 L'Amour embrassant l'Amitié
Guilhem Scherf

145 Le buste de la princesse Marie Catherine par Dejoux
Guilhem Scherf

148 **Hubert Robert : le gothique et les jardins de Betz**
Gabriel Wick

164 Performer l'ascèse. L'ermite d'ornement du jardin de Betz
Laura Pichard

170 **La « très chère amie » du prince de Condé**
Émigration et mariage de la princesse Marie Catherine en Angleterre
Sophie North

Annexes

184 Généalogie simplifiée des princes de Monaco
186 L'acte de baptême retrouvé de Marie Catherine de Brignole-Sale, 1738
188 Dépositions des témoins au procès en séparation du prince et de la princesse de Monaco, devant le parlement de Paris, 1770
202 Bibliographie générale
208 Crédits photographiques

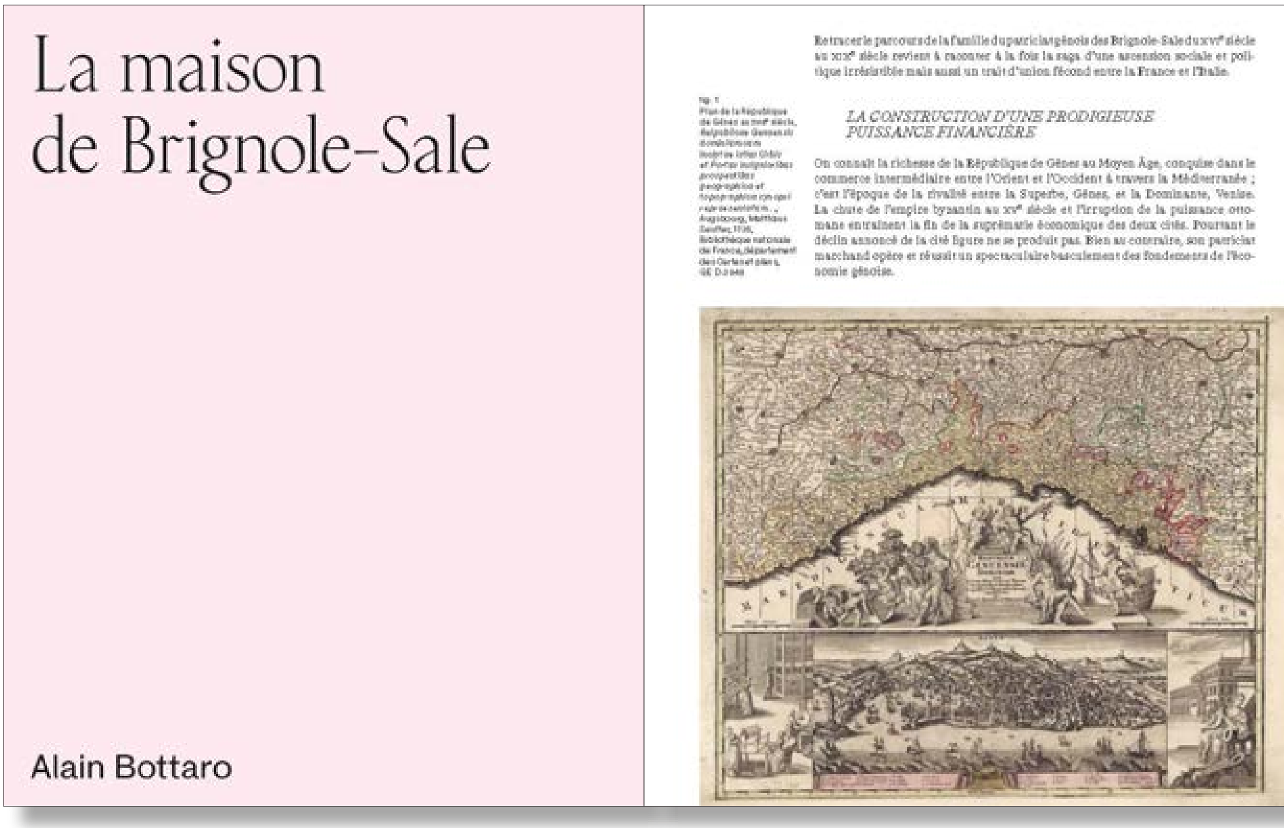
Marie Catherine de Brignole-Sale, princesse de Monaco
cat. 15, détail

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou

presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr



La maison de Brignole-Sale

Alain Bottaro

Retracer le parcours de la famille du patriciat génois des Brignole-Sale du XVIe siècle au XIXe siècle revient à raconter à la fois la saga d'une ascension sociale et politique irrésistible mais aussi un trait d'union fécond entre la France et l'Italie.

LA CONSTRUCTION D'UNE PRODIGIEUSE PUISSANCE FINANCIÈRE

On connaît la richesse de la République de Gênes au Moyen Âge, conquise dans le commerce intermédiaire entre l'Orient et l'Occident à travers la Méditerranée ; c'est l'époque de la rivalité entre la Superbe, Gênes, et la Dominante, Venise. La chute de l'empire byzantin au XVe siècle et l'irruption de la puissance ottomane entraînent la fin de la suprématie économique des deux cités. Pourtant le déclin annoncé de la cité figure ne se produit pas. Bien au contraire, son patriciat marchand opère et réussit un spectaculaire basculement des fondements de l'économie génoise.

Une princesse venue de la mer

Le mariage d'Honoré III de Monaco et de Marie Catherine de Brignole-Sale

Thomas Blanchy

Vue du palais de Monaco

Après s'être illustré au cours de ses jeunes années dans le métier des armes, et alors que, célibataire, il approche de ses trente ans, le prince Honoré III de Monaco (1720-1795) nourrit de grandes ambitions matrimoniales. Pour accroître le rayonnement de sa maison, il espère une alliance prestigieuse au sein de la haute noblesse française. Notoirement galant, il noue, en 1750, une relation d'intimité avec Maria Anna Balbi, l'épouse du marquis Giuseppe Maria Brignole-Sale (1703-1769), qu'il rencontre à Versailles. En 1754, il lui rend une longue visite au Palazzo Rosso, résidence génoise du marquis de Brignole, au cours d'un voyage de plusieurs mois.

L'année suivante, la marquise emmène sa fille unique Marie Catherine à Paris, pour la présenter au roi et à la cour. Le prince de trente-cinq ans s'éprend alors de cette jeune fille de dix-sept ans et, malgré leur différence d'âge, la demande en mariage. Étant parvenu à la conquérir, il obtient d'elle, en novembre 1755, la promesse « de ne jamais épouser d'autre que lui » Marie Catherine de Brignole-Sale appartient à une très puissante famille de la République de Gênes et l'une des plus riches d'Italie. Elle compte plusieurs doges dans sa généalogie, dont deux de ses oncles. Son père, Giuseppe Maria, ambassadeur de « la Superbe » en France, est détenteur d'une fortune estimée à près de 2 000 000 de livres de rentes. Sa mère, Anna Balbi, est elle-même issue d'une ancienne et noble lignée génoise.

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

« La plus jolie femme de France »

La princesse Marie Catherine de Monaco entre mariage et séparation (1757-1770)

Thomas Fouilleron

« La princesse de Monaco (Brignole) est accouchée d'un garçon à Monaco. C'est une grande joie pour cette famille[1] », écrit le duc de Luynes le 1er juin 1758. Même si le prince Honoré III (1720-1795) voit « espérait initialement meilleure alliance au sein de l'aristocratie française[2], la jeune parturiente semble alors l'épouse idéale. Amoureuse, prodigue des tentations du monde et attentive à ses devoirs de mère, elle a donné un héritier aux Grimaldi moins d'un an après son mariage.

L'alliance du souverain monégasque avec Marie Catherine de Brignole-Sale, issue d'une riche famille patricienne génoise, va néanmoins se solder par un échec. Si l'union marque un retour des Grimaldi vers leur mère parie familiale, elle n'apporte pas de plus-value dans le système curial français. La princesse espérait sans doute un époux plus attentionné, et le surplus de sociabilité des débuts se transforme, pour le prince, en publicité négative lors de la retentissante séparation du couple.

UNE ÉPOUSE AMOUREUSE

Les sentiments de Marie Catherine pour son mari, qu'elle dit aimer « à la folie[3] », sont maintes fois répétés, dans sa correspondance, durant les trois premières années de leur mariage : « Je pense à toy continuellement, et je te reve toutes les nuit, et je ne suis parfaitement heureuse que la nuit car je crois etre toujours avec toy, il me paroit que je te parle, et que je te caresse ; le reveil est cruel pour moy[4] ». En 1762, l'impatience commence cependant à poindre : « Toute la nuit je cherche mon cher amour[5] ». La princesse voudrait « donner un million de baisers » à son mari, mais, « il y a bien long-tems que je suis privé de ce plaisir-là[6] ». Les réponses du prince, depuis la Normandie[7] (1759-61), semblent trop courtes à Marie Catherine : « votre haras et vos chevaux

Marie Catherine de Brignole-Sale, princesse de Monaco

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou

presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

La mère derrière la princesse

Marie Catherine de Brignole-Sale et ses enfants

Marie Ygonin

Le 15 juin 1757, Marie Catherine de Brignole-Sale épouse le prince Honoré III de Monaco. Son statut et ses devoirs changent alors. En tant que femme mariée, elle se doit de mettre des enfants au monde, la maternité étant, à l'époque, considérée comme la vocation première de la femme et la finalité du mariage[2]. À cette pression de son sexe, s'ajoute celle de son statut. Princesse de Monaco, elle doit enfanter le futur héritier du trône, de préférence un garçon, même si les filles ne sont pas exclues de la succession au trône monégasque à l'instar de la mère d'Honoré III, Louise Hippolyte, pour perpétuer la lignée.

Pour décrire le rôle de mère de Marie Catherine de Brignole-Sale, sa correspondance privée[3], adressée, jusqu'à la fin des années 1760, à son mari[4] et à ses parents[5], ainsi que celle du prince de Monaco[6], sont un outil précieux qui dresse le tableau intime de ses grossesses, des premières années de ses enfants et de son rôle de mère.

HONORÉ : UNE MATERNITÉ À DISTANCE

Le 17 mai 1758, onze mois après leur mariage, Honoré III et Marie Catherine accueillent un premier enfant, né à Monaco. Honoré Anne Charles Maurice est baptisé le lendemain en l'église Saint-Nicolas[6] (fig. 1 et 2). Son parrain est son oncle paternel, Charles Maurice (1727-1798), comte de Valentinois, et sa marraine, sa grand-mère maternelle, Anna Balbi, marquise de Brignole. Le travail, qui commence le 16 au soir, est long et difficile car le petit prince, qui est grand, n'est pas bien positionné. Selon les médecins, la princesse de Monaco a quant à elle le bassin trop étroit, justifiant l'utilisation de forceps qui déforment légèrement la tête du bébé[7]. À la suite de cet accouchement pénible, Marie Catherine est atteinte aux « nerfs[8] », ce qui se manifeste par de la fièvre et des convulsions.

L'Amour et l'Amitié

La princesse de Monaco et le prince de Condé

Mathieu Deldicque

Portrait de Louis Joseph de Bourbon, prince de Condé

Un an après le décès de son épouse, Marie Catherine de Brignole, princesse de Monaco puis de Condé, le vieux Louis Joseph de Bourbon-Condé évoquait, dans une lettre au second fils de Marie Catherine, le prince Joseph de Monaco, le souvenir de « la personne, dont la perte fait et fera toujours le tourmant de [s]a vie, jusqu'à [s]on dernier soupir[1] ». Pendant près de cinquante ans, le valeureux descendant du Grand Condé avait partagé la vie de la princesse. Ensemble, ils partagèrent bien des passions, depuis le temps de la douceur de vivre jusqu'aux heures sombres des épreuves révolutionnaires.

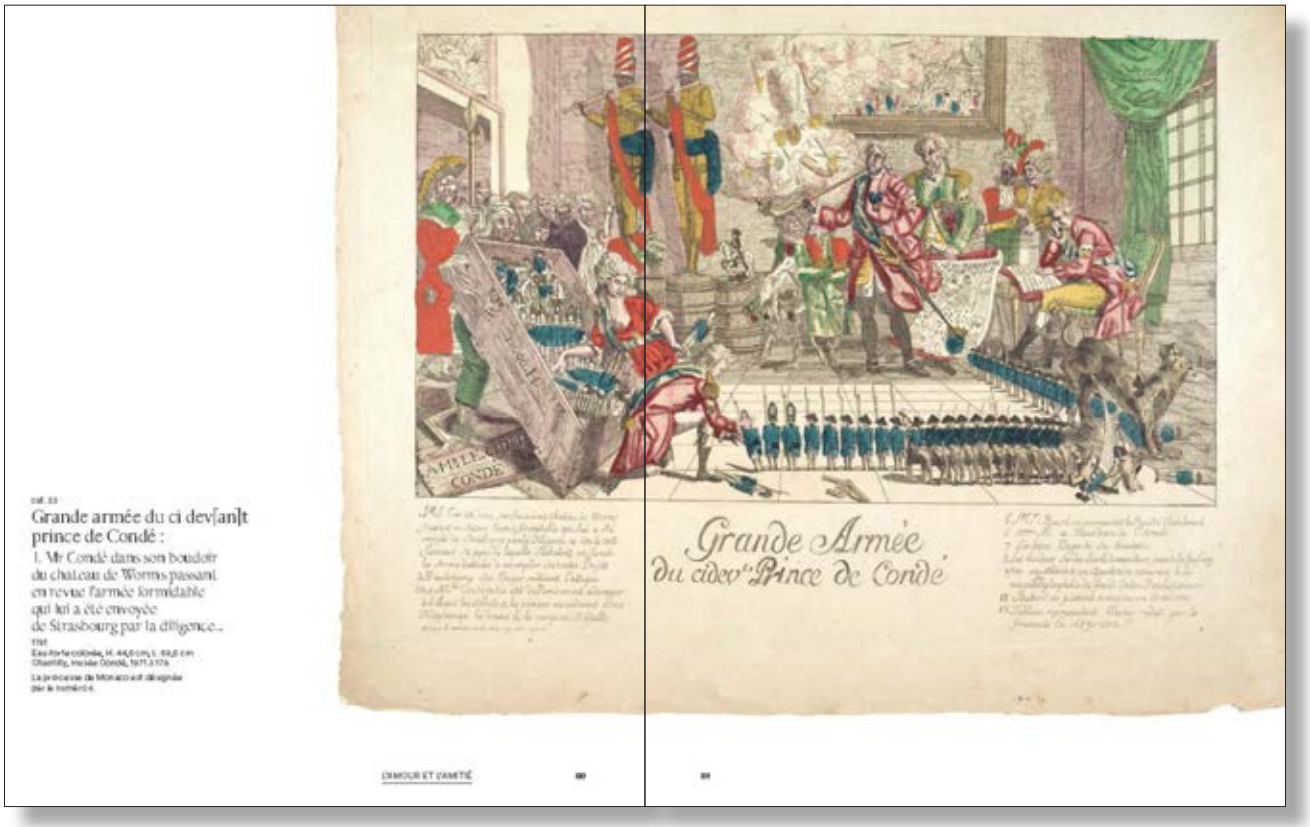
C'est à l'hôtel parisien de Condé que le fils de Louis Henri de Bourbon-Condé et d'une princesse allemande, Caroline de Hesse-Rheinfels-Rotenbourg, naquit le 9 août 1736[2]. À peine âgé de quatre ans, ce tout jeune duc d'Enghien devint le huitième prince de Condé en titre : il perdit son père le 27 janvier 1740, puis sa mère le 14 mai de l'année suivante. L'orphelin fut dès lors placé sous la tutelle de son oncle, le comte de Charolais, un homme sévère et violent, qui se révéla néanmoins bon administrateur de la fortune de son neveu. Son éducation fut soignée, digne d'un prince du sang, qui avait repris les fonctions de grand maître de France et gouverneur de Bourgogne que les Condés se transmettaient de père en fils. Son bisaïeul le Grand Condé faisait figure de modèle pour Louis Joseph qui en fut d'ailleurs le biographe[3]. C'est à l'âge de douze ans, le 3 septembre 1748, qu'il fut amené pour la première fois au château de Chantilly, accueilli par trois salves de vingt-quatre coups de canon[4]. Le jeune homme, qu'on disait « d'un naturel rechigné », se mit à apprécier la danse, la musique, la paume, l'escrime, la chasse et l'équitation. Petit et svelte, doté d'un visage long, il ne voyait que d'un œil, comme son père. Son oncle organisa ses noces avec Charlotte Godefride Élisabeth de Rohan-Soubise, une princesse qui, quoique de sang non royal, se trouvait néanmoins être fort riche. Le mariage fut célébré dans la chapelle du château de Versailles le 3 mai 1753. Alors que le royaume, allié à l'Autriche, entrait en conflit avec l'Angleterre associée à la Prusse en 1756, Louis Joseph suivit les traces de son beau-père, le prince de Soubise, et endossa des commandements dès 1757, au cours de la terrible guerre de Sept Ans.

in fine
ÉDITIONS D'ART

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr



Grande armée du ci dev[an]t prince de Condé :
1. Mr Condé dans son boudoir du chateau de Worms passant en revue l'armée formidable qui lui a été envoyée de Strasbourg par la diligence...

L'AMOUR ET L'AMITIÉ

L'hôtel de Monaco et les collections de la princesse Marie Catherine

Adrien Enfedaque

Le 19 décembre 1772 était officialisé l'acte de vente d'un terrain appartenant à Jean Joseph de Laborde, banquier de la cour, et situé à l'extrémité occidentale du faubourg Saint-Germain à Paris, pour le compte de « très haute, très puissante et très excellente Princesse Madame Marie Catherine Brignole, Princesse de Monaco, épouse séparée de corps et de biens de très haut, très puissant et très excellent Prince Monseigneur Honoré Camille Léonor Grimaldi, Prince souverain de Monaco, duc de Valentinois, pair de France » devant le notaire de cette dernière, Charles Nicolas Duclos-Dufresnoy[3]. Cette acquisition scellait l'indépendance sociale et économique de la nouvelle propriétaire.

Après avoir quitté précipitamment le domicile conjugal, l'hôtel de Matignon, le 26 juillet 1770, la princesse s'était réfugiée d'abord au couvent de Bellechasse, puis à celui de l'Assomption jusqu'au 16 janvier 1771[2], quelques jours après le jugement prononcé en sa faveur par le parlement de Paris qui avait entériné la séparation assortie de la restitution intégrale de la dot. Devenue pleinement autonome, à l'image de sa belle-sœur, la comtesse de Valentinois, et pourvue de moyens financiers confortables, elle loua d'abord un hôtel particulier « grande rue du faubourg Saint-Honoré[3] ». Il ne fut jamais envisagé une installation dans la nouvelle habitation parisienne de son amant, Louis V Joseph de Bourbon-Condé, le palais Bourbon, ou son satellite, l'hôtel de Lassay, dont les travaux et l'ameublement allaient alors bon train, en dépit du veuvage du prince, sans doute par décence pour les deux enfants de celui-ci. Louise Bathilde d'Orléans, la jeune épouse du duc de Bourbon, devenait l'hôtesse de la résidence princière, occupant même le grand appartement de l'hôtel de Lassay, originellement aménagé pour son beau-père[4]. Quant à la princesse Louise de Bourbon-Condé, sa fille cadette, le prince de Condé lui avait réservé les petits appartements, dans un nouvel édifice bâti dans les jardins du palais, décoré et meublé dans le goût du jour en 1771-1772. La princesse de Monaco voulut néanmoins se rapprocher du palais Bourbon et jeta son dévolu sur un vaste terrain voisin, au bout de la rue Saint-Dominique, presque à l'angle du boulevard des Invalides, et s'étendant au sud jusqu'à la rue de Grenelle. Propriété au début du XVIIIe siècle de la famille Varet puis de Pierre de Bragouse, trésorier du roi, il avait ensuite été adjugé à la veuve d'Antoine Crozat, avant d'être transmis par le jeu des successions à deux de ses arrière-petits-fils, les ducs de Lauzun et de Choiseul[5]. Ces derniers s'en dessaisirent le 25 janvier 1772 au profit du financier Laborde qui s'empressa, quelques mois plus tard, de le vendre à Marie Catherine de Brignole pour la somme de 160 000 livres, payable en quatre ans par termes égaux. Le terrain était composé de deux parcelles étroites mais profondes, occupées alors par des jardins loués à des horticulteurs, plusieurs maisons et des baraques que la princesse fit rapidement démolir. Il longeait à l'ouest l'enclos de la communauté de pénitentes de Sainte-Valère, dont la chapelle bordait la rue de Grenelle, et dans la partie orientale l'hôtel de la marquise de Gourgues, que la princesse Kinsky allait acquérir dès 1773, le long de la rue Saint-Dominique, et celui du baron de Besenval, à l'opposé, rue de Grenelle.

in fine
ÉDITIONS D'ART

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

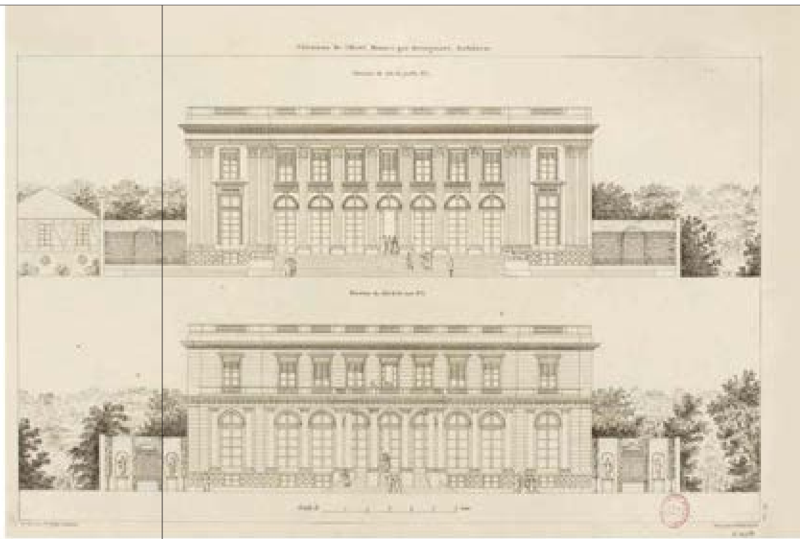
ou

presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

L'APPEL À BRONGNIART

Le soin de la construction de la demeure fut confié à Alexandre Théodore Brongniart (1739-1813), architecte prometteur, qui avait fait ses classes à l'Académie royale d'architecture auprès d'Hubert Piquete (mort en 1768), de Jacques François Blondel (1705-1774) et d'Étienne Louis Boullée (1728-1799), et avait appris à devancer les commandes de ses futurs clients par ses talents de spéculateur, d'abord à la Chaussée d'Antin à partir de 1769 puis dans le quartier des Invalides. Le lotissement du premier quartier, qui acquit une plus-value foncière élevée, attira la convoitise de la marquise de Montesson, épouse morganatique du duc d'Orléans, et de Jean Baptiste Marie Adéodat Taillepied de Bondy, receveur général des finances d'Auch. Tous les deux sollicitèrent Brongniart en 1769 et 1771 pour la construction de leur demeure respective[6]. L'engouement pour ces constructions, qui mêlaient parti pris traditionnel, sobriété des façades, ingéniosité de la distribution et décoration intérieure très soignée, convainquit la princesse de Monaco de s'adresser à l'architecte dès 1773 pour son hôtel. Brongniart devait s'implanter durablement dans le secteur. Il aménagea en 1782 un nymphée dans le sous-sol de l'hôtel du baron de Besenval, voisin de l'hôtel de Monaco, en parallèle de la construction de plusieurs hôtels particuliers dans la nouvelle rue Monsieur, qu'il avait contribué à faire percer, dont celui destiné à Louise de Bourbon-Condé, la fille de l'amant de la princesse. L'exemple de la Chaussée d'Antin avait déjà souligné l'habitude de recourir à l'architecte spéculateur pour certaines des constructions privées édifiées sur les terrains dont il avait entrepris l'exploitation. Toutefois, le choix de Brongniart par le prince de Condé devait être conforté par sa bonne connaissance de la résidence parisienne de sa favorite, même si le tracé de l'hôtel de Bourbon-Condé renvoyait davantage à celui des hôtels de Montesson et de Bondy, avec son corps de logis prolongé par deux ailes en retour d'équerre sur la cour d'honneur. Brongniart adopta pour la demeure de la princesse de Monaco un parti pris plus singulier.

En grande partie remanié, voire démoli, suite aux interventions opérées par Achille Jacques Fédel (1785-1860), élève de Brongniart, après son achat par le banquier William Williams Hope (1802-1855) en 1838[7], l'hôtel d'origine, aujourd'hui ambassade de Pologne, est heureusement connu par les planches 69 et 70 du recueil de Krafft et Ransonnette, *Plans, coupes, élévations des plus belles maisons et des hôtels construits à Paris et dans les environs* (vers 1800) (cat. 26 et 27), les précieuses élévations de Brongniart lui-même réparties entre le musée Carnavalet (cat. 28 et 29) et le musée du Louvre (fig. 4 et 5), et quelques lithographies conservées dans les archives du palais princier de Monaco et la Bibliothèque nationale de France (fig. 6). Le détail de ces illustrations, qu'il convient d'appréhender avec une prudence critique, peut être mis en perspective avec les sources manuscrites conservées aux Archives nationales de France ; d'une part, les papiers saisis chez la princesse pendant la Révolution (T[12]) comportant un procès-verbal de réception des travaux daté du 4 juillet 1777, un état des lieux de la distribution et de la décoration de l'hôtel et un état des meubles, tous deux dressés après le départ en exil de Marie



cat. 28
Jean Charles Krafft (dessinateur)
et Pierre Nicolas Ransonnette (graveur)
Élévations de l'hôtel de Monaco, par Brongniart, architecte
1801-1802
Eau-forte, H. 27,6 cm, L. 39,1 cm
Paris, musée Carnavalet – Histoire de Paris, G.19477

Le château de Betz, retraite champêtre de la princesse de Monaco

Matthieu Pène

Émancipée de la tutelle de son mari depuis 1771, Marie Catherine de Brignole trouve dans le Valois un domaine où elle peut mener la vie dont elle rêve, à une distance raisonnable de Paris dont elle cherche à fuir les mondanités, et de Chantilly, où elle supporte mal les tensions avec la famille de son amant, le prince de Condé. Se livrant à sa vocation de grande propriétaire, elle s'investit pleinement dans les aménagements du domaine, ce dont témoignent les lettres que lui adressent son fils, le duc de Valentinois, et le prince de Condé, ainsi que les nombreux mémoires de travaux conservés aux archives départementales de l'Oise[1]. Un précieux plan de 1788 retrouvé aux Archives nationales restitue l'univers champêtre que la princesse s'est aménagé dans sa retraite (fig. 1).

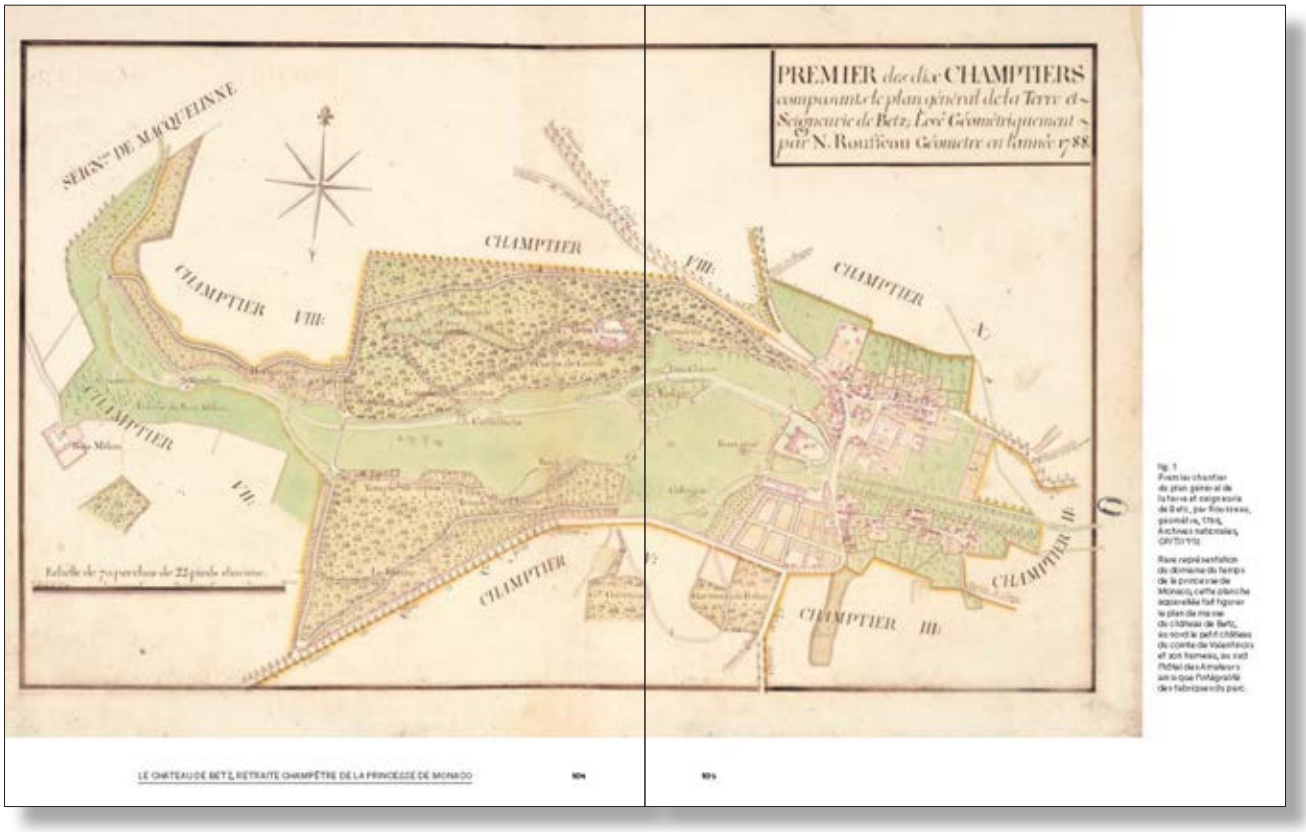
UN « CHEF-D'ŒUVRE DU GOÛT MODERNE »

Au printemps 1780, la princesse de Monaco jette son dévolu sur Betz, non loin de la route royale de Paris à Compiègne, près de Crépy-en-Valois et Villers-Cotterêts, et du château de Nanteuil, domaine de chasse apprécié par le prince de Condé. Les 21 et 22 mai 1780, la princesse de Monaco achète aux héritières de Marie Élisabeth Roslin les terres et seigneuries de Lévignen, Macquelines, Betz et Ormoy-le-Davien[2], ainsi que le mobilier du château de Betz, pour 780 000 livres[3]. Contrairement à ce que l'on a longtemps pensé[4], la princesse de Monaco n'est pas à l'origine de la reconstruction du château de Betz, œuvre de la précédente propriétaire. Veuve de Paul Gaspard Le Gendre, président de la Chambre des comptes de Paris, Marie Élisabeth Roslin confie à l'architecte Jean Benoît Vincent Barré[5] la modernisation d'un château Renaissance entouré de douves en eau vive qu'elle a acquis en 1769 de la famille Lallemant de Betz[6]. Son frère, le fermier général Jean-Baptiste Roslin d'Ivry, avait peu avant fait appel au même maître d'œuvre pour son château d'Hénonville. Pour la présidente Le Gendre, Barré reprend entièrement l'ordonnance des façades dans le goût néoclassique, tout en conservant les deux tours rondes du côté ouest, intégrées au corps de logis, comme il l'avait fait à Hénonville et comme il le fera en 1784 à Méréville. Seul l'aspect de la façade d'entrée est connu, notamment grâce à la gravure des *Nouveaux Jardins* d'Alexandre de Laborde (cat. 111) : on y observe un avant-corps d'entrée surmonté d'un fronton et couronné d'un toit en pavillon à terrasse d'inspiration palladienne, dont la formule se retrouve au château du Marais, fleuron néoclassique d'Île-de-France, que Barré construit dans ces mêmes années 1770. C'est donc dans un digne représentant du goût moderne, à la distribution complètement revue[7], que la future princesse de Condé investit en mai 1780. Elle modifie néanmoins des cloisonnements, fait rapidement poser des boiseries et des panneaux de plâtre dans les pièces de réception, et recrute une équipe d'artisans de Betz et Chantilly qui intervient aussi bien dans les intérieurs que dans la création des nombreuses fabriques du nouveau parc pittoresque. Le prince de Condé met à sa disposition son propre architecte,

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr



Un jardin de vestiges et de fictions

La princesse de Monaco, le prince de Condé et les ruines gothiques de Betz

Gabriel Wick

À Janine Barrier

Le jardin paysager de la princesse de Monaco, à Betz, élaboré entre 1781 et 1788, était unique en son temps, du fait de la manière dont se marialent au sein de ses fabriques (les constructions ornementales érigées dans le jardin) des vestiges anciens et des œuvres d'art de l'époque. Le jardin a été conçu « à l'anglaise », ce que, au milieu des années 1770, l'on s'est mis à appeler « jardin anglo-chinois ». C'était une façon hautement personnelle et expressive de « composer le paysage » qui avait commencé à se développer en Angleterre chez les membres de l'aristocratie *Whig* au cours des premières décennies du siècle, avant d'être adoptée en France dans les années 1760 et 1770. Ces approches combinaient les principes destinés à l'amélioration des domaines et des cultures, d'une part, avec, de l'autre, des idées tirées de la littérature classique et des descriptions de jardins impériaux de la Chine. La princesse de Monaco se retrouve en bonne compagnie quand elle se lance dans la refonte de son jardin : la reine en personne est entièrement engagée dans la transformation du Petit Trianon, suivant ce même style, tout comme le roi dirige la rénovation du domaine, récemment acquis, de Rambouillet, en un mélange du style anglais et du style français. En outre, de nombreux financiers, comme Jean Joseph, marquis de Laborde (1724-1794) et Claude Baudard, baron de

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

L'AMOUR EMBRASSANT L'AMITIÉ

cat. 40
Jean-Baptiste Pigalle

L'Amour embrassant l'Amitié

Groupe, marbre
H. 1,400 m, L. 0,866 m, Pr. 0,770 m
Inscription sur un rocher, au revers :
« J. B. Pigalle. f. 1769. »
Paris, musée du Louvre, département des Sculptures, RF 297

L'Amour et l'Amitié, commandé en 1754[1] et destiné à Bellevue, fut la dernière œuvre créée par le sculpteur pour la marquise de Pompadour. Daté de 1758, le groupe n'y fut jamais installé, le domaine ayant été cédé au roi l'année précédente (aucun guide des environs de Paris ne le mentionne). On le reconnaît, inversé, en arrière-plan du portrait de Mme de Pompadour dans un parc, peint en 1759 par François Boucher (Londres, Wallace Collection) (fig. 1), souvenir idéalisé des frondaisons du parc de son cher Bellevue. Le marbre fut sans doute tout de suite dirigé vers le jardin de son hôtel d'Évreux à Paris (actuel palais de l'Élysée), où il est mentionné dans l'inventaire après décès de sa propriétaire. Pigalle le racheta à une des

Fig. 1
François Boucher, *Madame de Pompadour devant le groupe de L'Amour embrassant l'Amitié*, huile sur toile, 1759, Londres, The Wallace Collection

LE BUSTE DE LA PRINCESSE MARIE CATHERINE PAR DEJOUX

cat. 46
Claude Dejoux
Vallans (Franche-Comté), 1732 – Paris, 1814

Marie Catherine de Brignole-Sale, princesse de Monaco

Gênes, 1739 – Wimbledon (Grande-Bretagne), 1813
Buste, terre cuite, sur piédouche en marbre
H. 0,478 m, H. avec le piédouche : 0,648 m,
L. 0,230 m, Pr. 0,228 m
Inscription, au revers :
« Portrait de Mme Marie Christine (sic) / Brignole (sic) Princesse de Monaco / Claude Dejoux / facit 1763 »
Paris, musée du Louvre, département des Sculptures, inv. RF 2850

La princesse de Monaco, issue d'une grande famille génoise apparentée aux doges, maîtresse du prince Louis Joseph de Bourbon-Condé, séparée (par arrêt du parlement) de son mari en 1770, préféra vivre dans son domaine de Betz plutôt qu'à Chantilly (où le prince de Condé était souvent absent). Comme le signale Michèle Beaulieu, ce furent très probablement les travaux à Betz, où œuvra Claude Dejoux à partir du milieu des années 1770, qui l'amenèrent à exécuter en 1793 le buste de la princesse.

Né près d'Arbois dans le Jura « d'une bonne famille de la Franche-Comté[2] », Claude Dejoux (1732-1814) se rendit à Marseille où il fut lauréat en 1763 d'un deuxième prix à l'académie de peinture et de sculpture de cette ville[3]. Il gagna ensuite Paris et entra dans l'atelier de Guillaume II Coustou où il se lia d'amitié avec le sculpteur Pierre Julien[4]. Il obtint une deuxième médaille à l'école du modèle de l'Académie royale en octobre 1766[5]. D'octobre 1768 à mai 1770 il fit partie de l'équipe de sculpteurs travaillant, sous la direction d'Augustin Pajou, au décor de l'opéra royal de Versailles[6]. Il se rendit ensuite à ses frais à Rome, où il resta au moins jusqu'en 1775[7]. Le 28 mars 1778, présenté par Pajou, Dejoux fut agréé à l'Académie royale. Il y fut reçu l'année suivante, le 31 juillet 1779, en ayant présenté avec succès son morceau de réception en marbre représentant *Saint Sébastien* (conservé au musée du Louvre).

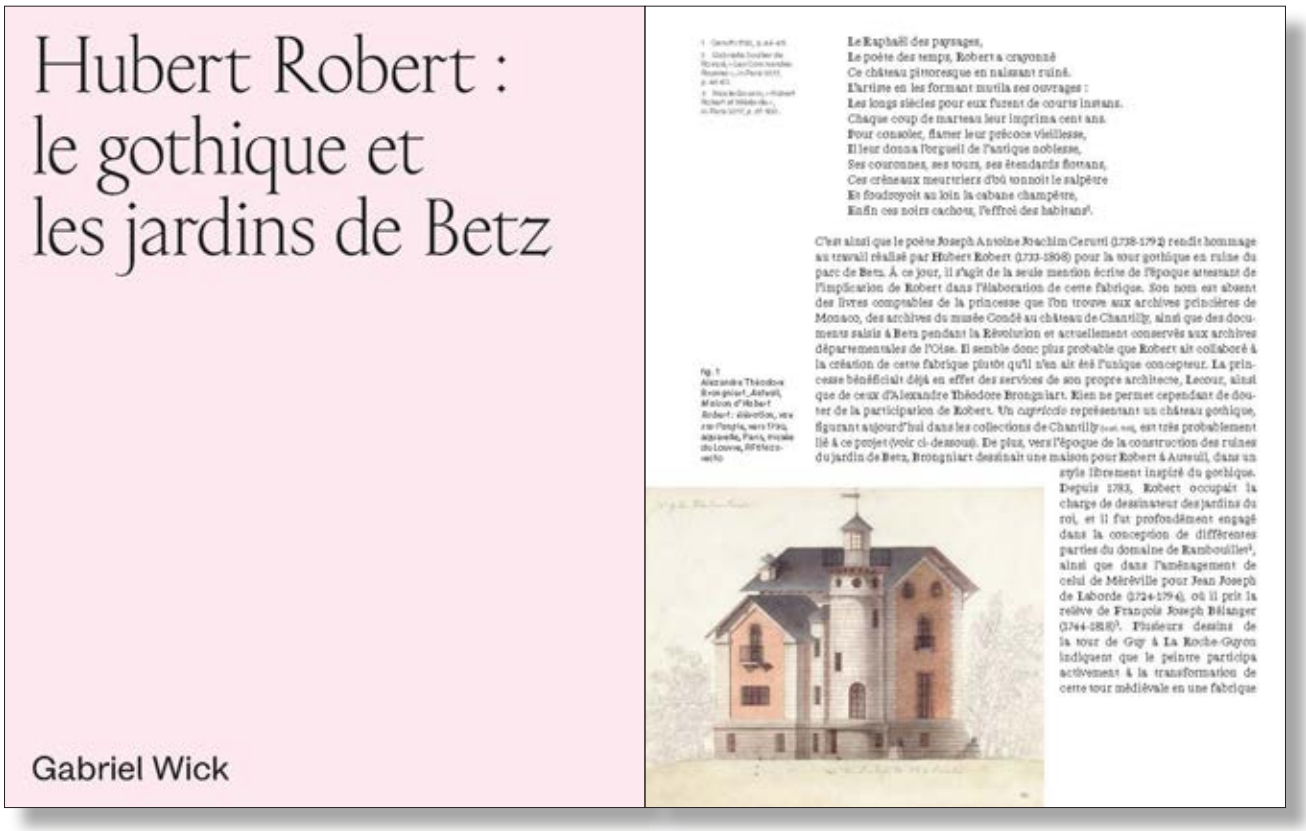
Dejoux exécuta et retoucha, en 1783, un moulage en plâtre de *L'Amour embrassant l'Amitié* de Jean-Baptiste Pigalle[8]. Ce groupe, illustrant de manière transparente les liens entre la princesse et le prince de Condé, occupa une place centrale au cœur du temple de l'Amitié à Betz (suc. ex).

in fine
ÉDITIONS D'ART

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr

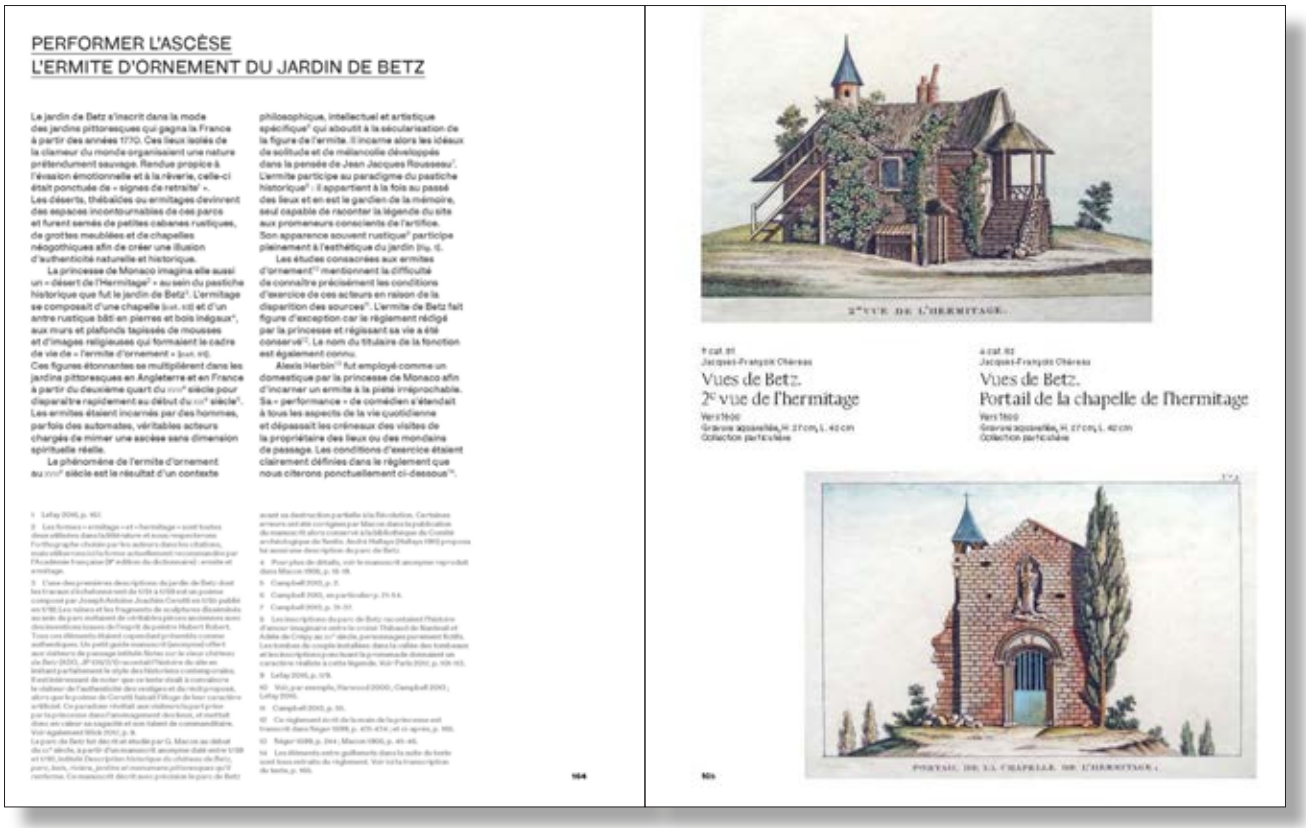


Le Raphaël des paysages,
Le poète des temps, Robert a crayonné
Ce château pittoresque en naissant ruiné.
L'artiste en les formant mutila ses ouvrages :
Les longs siècles pour eux furent de courts instants.
Chaque coup de marteau leur imprima cent ans.
Pour consoler, flatter leur précoce vieillesse,
Il leur donna l'orgueil de l'antique noblesse,
Ses couronnes, ses tours, ses étendards flottants,
Ces créneaux meurtriers d'où tonnoit le salpêtre
Et foudroyoit au loin la cabane champêtre,
Enfin ces noirs cachots, l'effroi des habitants[1].

C'est ainsi que le poète Joseph Antoine Joachim Cerutti (1738-1792) rendit hommage au travail réalisé par Hubert Robert (1733-1808) pour la tour gothique en ruine du parc de Betz. À ce jour, il s'agit de la seule mention écrite de l'époque attestant de l'implication de Robert dans l'élaboration de cette fabrique. Son nom est absent des livres comptables de la princesse que l'on trouve aux archives princières de Monaco, des archives du musée Condé au château de Chantilly, ainsi que des documents saisis à Betz pendant la Révolution et actuellement conservés aux archives départementales de l'Oise. Il semble donc plus probable que Robert ait collaboré à la création de cette fabrique plutôt qu'il n'en ait été l'unique concepteur. La princesse bénéficiait déjà en effet des services de son propre architecte, Lecour, ainsi que de ceux d'Alexandre Théodore Brongniart. Rien ne permet cependant de douter de la participation de Robert. Un *capriccio* représentant un château gothique, figurant aujourd'hui dans les collections de Chantilly (cat. 108), est très probablement lié à ce projet (voir ci-dessous). De plus, vers l'époque de la construction des ruines du jardin de Betz, Brongniart dessinait une maison pour Robert à Auteuil, dans un style librement inspiré du gothique.

Fig. 1
Alexandre Théodore Brongniart, *Auteuil, Maison d'Hubert Robert : élévation, vue sur l'orgue, vers 1784*, aquarelle, Paris, musée du Louvre, RF 6610-recto

Depuis 1783, Robert occupait la charge de dessinateur des jardins du roi, et il fut profondément engagé dans la conception de différentes parties du domaine de Rambouillet[2], ainsi que dans l'aménagement de celui de Méréville pour Jean Joseph de Laborde (1724-1794), où il prit la relève de François Joseph Bélanger (1744-1818)[3]. Plusieurs dessins de la tour de Gyp à La Roche-Guyon indiquent que le peintre participa activement à la transformation de cette tour médiévale en une fabrique


PERFORMER L'ASCÈSE
L'ERMITE D'ORNEMENT DU JARDIN DE BETZ

Le jardin de Betz s'inscrit dans la mode des jardins pittoresques qui gagna la France à partir des années 1770. Ces lieux isolés de la clameur du monde organisaient une nature prétendument sauvage. Rendue propice à l'évasion émotionnelle et à la rêverie, celle-ci était ponctuée de « signes de retraite[1] ». Les déserts, thébaïdes ou ermitages devinrent des espaces incontournables de ces parcs et furent semés de petites cabanes rustiques, de grottes meublées et de chapelles néogothiques afin de créer une illusion d'authenticité naturelle et historique.

La princesse de Monaco imagina elle aussi un « désert de l'Hermitage[2] » au sein du pastiche historique que fut le jardin de Betz[3]. L'ermitage se composait d'une chapelle (cat. 103) et d'un antre rustique bâti en pierres et bois inégaux[4], aux murs et plafonds tapissés de mousses et d'images religieuses qui formaient le cadre de vie de « l'ermite d'ornement » (cat. 113). Ces figures étonnantes se multiplièrent dans les jardins pittoresques en Angleterre et en France à partir du deuxième quart du XVIIIe siècle pour disparaître rapidement au début du XIXe siècle[5]. Les ermites étaient incarnés par des hommes, parfois des automates, véritables acteurs chargés de mimer une ascèse sans dimension spirituelle réelle.

La phénomène de l'ermite d'ornement au XVIIIe siècle est le résultat d'un contexte philosophique, intellectuel et artistique spécifique[6] qui aboutit à la sécularisation de la figure de l'ermite. Il incarne alors les idéaux de solitude et de mélancolie développés dans la pensée de Jean Jacques Rousseau[7]. L'ermite participe au paradigme du pastiche historique[8] : il appartient à la fois au passé des lieux et en est le gardien de la mémoire, seul capable de raconter la légende du site aux promeneurs conscients de l'artifice. Son apparence souvent rustique[9] participe pleinement à l'esthétique du jardin (fig. 1).

Les études consacrées aux ermites d'ornement[10] mentionnent la difficulté de connaître précisément les conditions d'exercice de ces acteurs en raison de la disparition des sources[11]. L'ermite de Betz fait figure d'exception car le règlement rédigé par la princesse et régissant sa vie a été conservé[12]. Le nom du titulaire de la fonction est également connu.

Alexis Herbin[13] fut employé comme un domestique par la princesse de Monaco afin d'incarner un ermite à la piété irréprochable. Sa « performance » de comédien s'étendait à tous les aspects de la vie quotidienne et dépassait les créneaux des visites de la propriétaire des lieux ou des mondains de passage. Les conditions d'exercice étaient clairement définies dans le règlement que nous citerons ponctuellement ci-dessous[14].

1 Lefay 2016, p. 161.

2 Les termes « ermitage » et « hermitage » sont tous deux utilisés dans la littérature et nous respectons l'orthographe choisie par les auteurs dans les citations, mais utilisons exclusivement la forme actuellement recommandée par l'Académie française (9e édition du dictionnaire) : ermite et ermitage.

3 L'une des premières descriptions du jardin de Betz dont les traces s'échelonnent de 1781 à 1788 est un poème composé par Joseph Antoine Joachim Cerutti en 1781 publié en 1788. Les ruines et les fragments de sculptures disséminés au sein du parc mêlaient de véritables pièces anciennes avec des imitations issues de l'esprit du peintre Hubert Robert. Tous ces éléments étaient cependant présentés comme authentiques. Un petit guide manuscrit (anonyme) offert aux visiteurs du passage intitulé *Notes sur le vieux château de Betz* (XXIe, JF 1067/1) raconte l'histoire de site en intégrant parfaitement le style des historiettes contemporaines. Il est intéressant de noter que ce texte établi à contresens le chaînon de l'authenticité des vestiges et du récit construit, alors que la poésie de Cerutti faisait l'éloge de leur caractère artificiel. Ce paradoxe résultait aux visiteurs lui permettre par la rencontre dans l'aménagement des lieux, et souhaité donc en valeur sa capacité et son talent de commanditaire. Voir également Mink 2012, p. 9.
Le parc de Betz fut des rares études par G. Macon au début du XXe siècle, à partir d'un manuscrit anonyme daté entre 1788 et 1790, intitulé Description historique du château de Betz, parcs, bois, riviere, jardins et monuments pittoresques qu'il renferme. Ce manuscrit décrit avec précision le parc de Betz avant sa destruction partielle à la Révolution. Certaines erreurs ont été corrigées par Macon dans la publication du manuscrit et sont conservés à la bibliothèque du Comité archéologique de Senlis. André Mathys (Mathys 1982) propose la seconde description du parc de Betz.

4 Pour plus de détails, voir le manuscrit accompagné reproduit dans Macon 1906, p. 10-18.

5 Campbell 2002, p. 2.

6 Campbell 2002, en particulier p. 31-34.

7 Campbell 2002, p. 31-37.

8 Les inscriptions du parc de Betz racontaient l'histoire d'amour imaginaire entre la reine Thibaut de Navarre et Adèle de Crépy au XIIe siècle, personnages par ailleurs fictifs. Les tombes du couple installées dans la vallée des tombeaux et les inscriptions gravées dans la grotte-ermitage donnaient un caractère réaliste à cette légende. Voir Paris 2010, p. 106-113.

9 Lefay 2016, p. 178.

10 Voir, par exemple, Harwood 2000 ; Campbell 2002 ; Lefay 2016.

11 Campbell 2002, p. 33.

12 Ce règlement écrit de la main de la princesse est transcrit dans Réger 1888, p. 431-434 ; et ci-après, p. 160.

13 Réger 1888, p. 344 ; Macon 1906, p. 45-46.

14 Les éléments entre guillemets dans la suite du texte sont tous extraits du règlement. Voir la transcription de texte, p. 160.

164

2ME VUE DE L'HERMITAGE.

Fr cat. 83
Jacques-François Chéreau
Vues de Betz.
2e vue de l'hermitage
Vers 1800
Gravure aquarellée, H. 27 cm, L. 40 cm
Collection particulière

A cat. 83
Jacques-François Chéreau
Vues de Betz.
Portail de la chapelle de l'hermitage
Vers 1800
Gravure aquarellée, H. 27 cm, L. 40 cm
Collection particulière

PORTAIL DE LA CHAPELLE DE L'HERMITAGE.

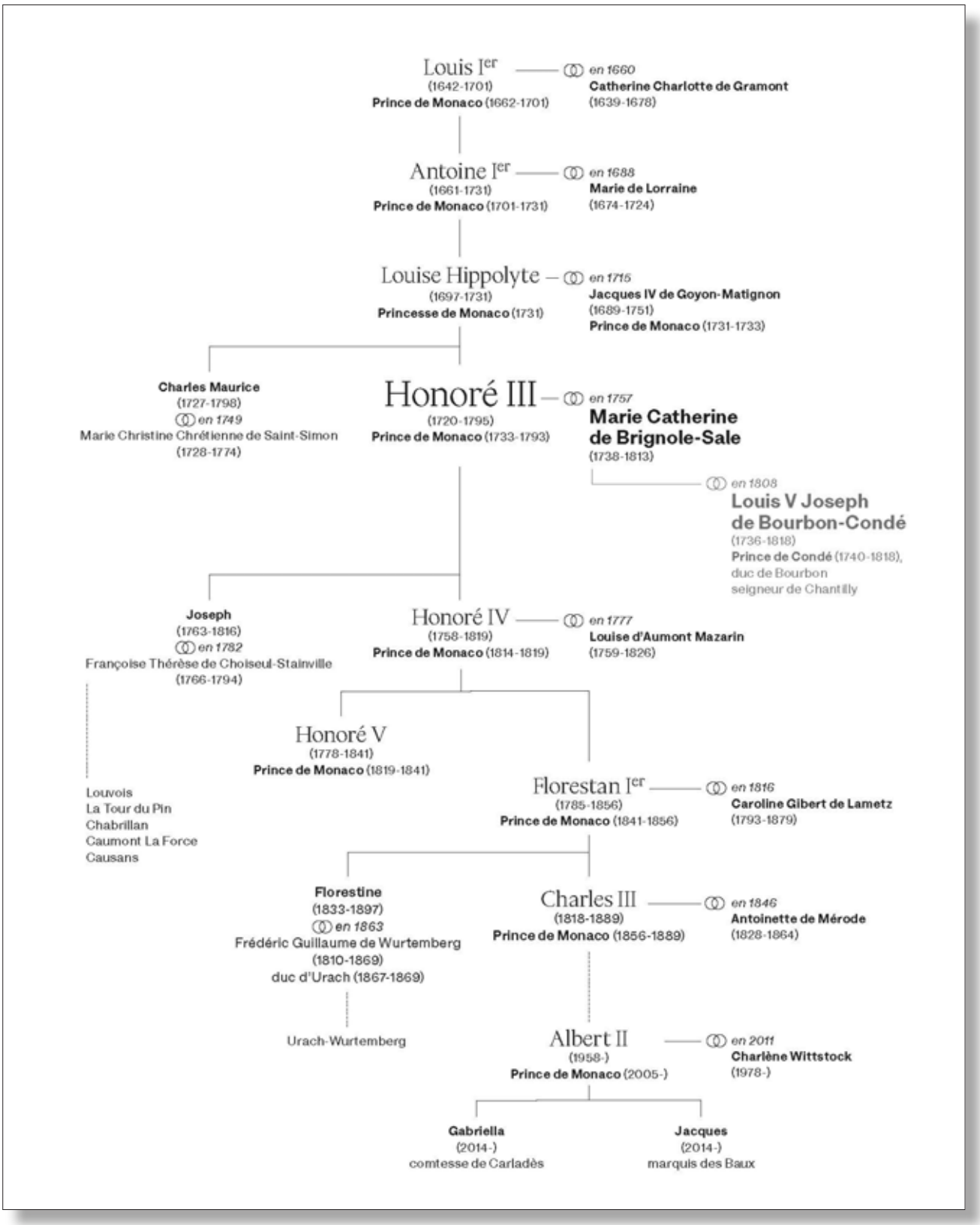
165

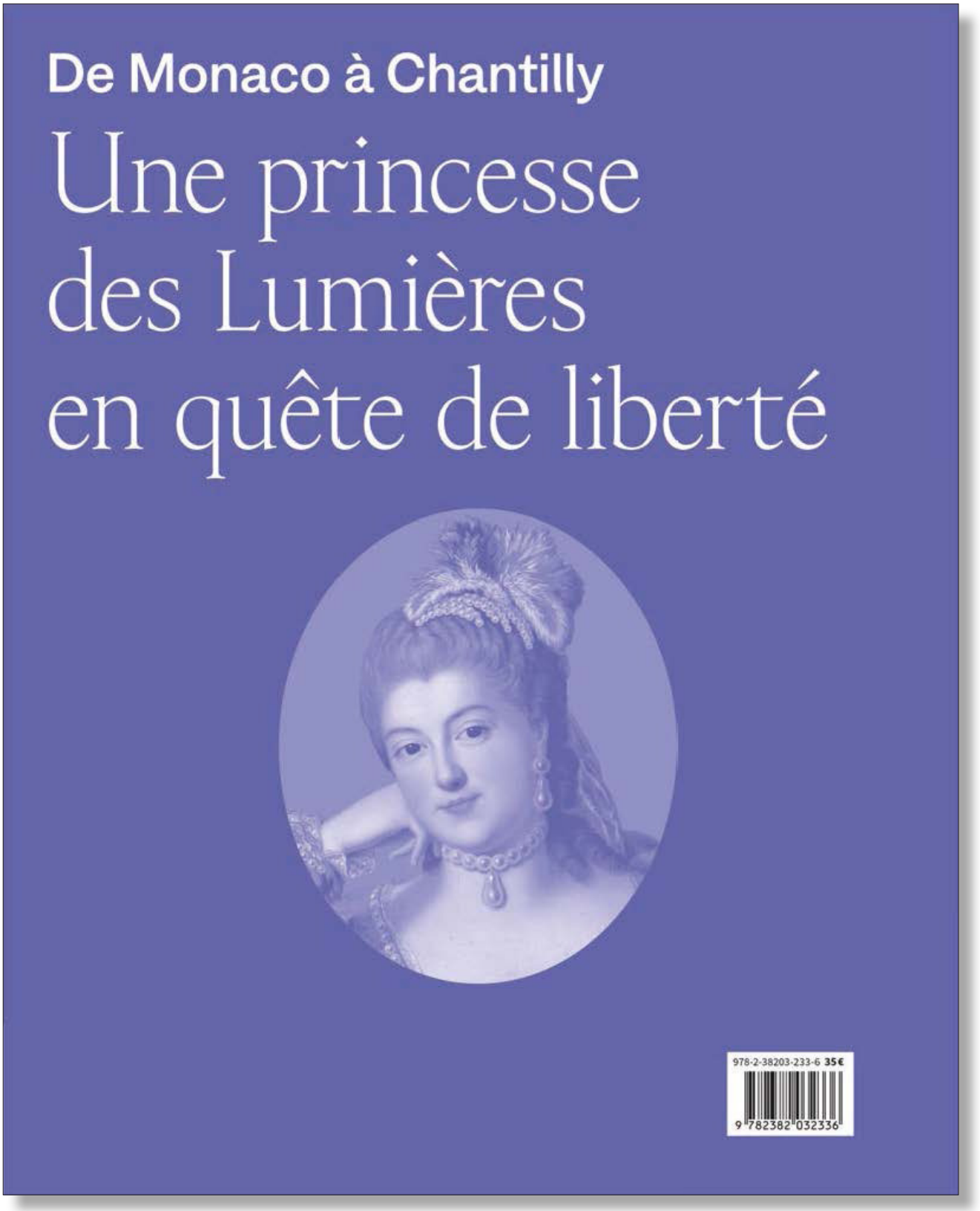
in fine
ÉDITIONS D'ART

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr





in fine
ÉDITIONS D'ART

Pour toute demande de renseignements ou de service presse :

Marc-Alexis Baranes
Directeur des éditions
mabaranes@infine-editions.fr
Tél. : 01 87 39 84 62
mob. : 06 98 27 12 14

ou
presse@infine-editions.fr
www.infine-editions.fr